

pas eu. Semées au 27 d'avril, ces pommes de terre étaient mûres au 20 de juillet. Les autres semées en même temps, étaient alors encore vertes. On peut donc conclure que, pour la présente expérience, le sulfate a hâté la maturité des pommes de terre.

Le blé d'inde sulfaté a poussé très vite et très fort, mais pas de grain. Le feuillage d'un vert foncé superbe faisait envie à voir, mais, des feuilles et des feuilles seulement.

Les pois ont paru bénéficier considérablement de l'application du sulfate, ainsi que les fèves.

Les choux, surtout les choux-fleur ont fait merveille, mais pour les choux-fleur, même remarque que pour les pommes de terre; le sulfate a hâté beaucoup la maturité, au détriment de la qualité des têtes.

Le céleri est devenu tout simplement géant, bien que d'une variété relativement naïve.

Les laitue, raves, oseille, et petites herbes n'ont jamais été aussi luxuriantes de verdure que cette année sous le coup de l'application du sulfate.

Les choux de siam, par contre, n'ont pas semblé bien sensibles aux avances du nouvel engrais. Ils ont fait assez bien, comme de coutume et pas plus.

Parmi les fleurs, les dahlias et la mignonnette (réséda) ont donné une masse extraordinaire de verdure et de fleurs. Et, cet automne, lorsqu'il a fallu rentrer les dahlias, nous nous sommes trouvé en face d'un monceau de racines et de tiges presque impossible à réduire à des proportions raisonnables pour pouvoir les entrer.

Enfin pour toutes nos plantes excepté les choux de siam la différence a été énorme entre le produit des plantes sulfatées et celui des plantes non sulfatées.

Le sulfate d'ammoniaque nous a été en outre très utile pour traiter notre fumier. Manquant de fumier pourri pour une partie des jardins, il nous est venu à l'idée de monter un tas de fumier vert par lits d'un pied d'épaisseur, arrosé successivement avec une forte solution de sulfate d'ammoniaque (1 lb par 2 gallons d'eau). La masse ainsi arrosée a chauffé très violemment pendant quinze jours, au bout desquels nous avions pour notre usage, un tas de fumier onctueux au toucher, ne contenant plus de pailles, et peu ou point de mauvaises graines.

Le sulfate qui nous a servi pour nos expériences nous a coûté \$5 le cent livres à Montréal. J. C. CHAPUIS

### LA VIE DES CHAMPS.

Que voyons-nous, aujourd'hui, dans un trop grand nombre de nos paroisses? La vie des champs y paraît un pis aller. Le désir de la quitter pour celle des villes est devenu l'ambition du grand nombre, notamment parmi les jeunes gens dont les bras seraient si utiles à l'agriculture. On dirait qu'à la campagne tout est privation et que dans les villes, dans les grands centres manufacturiers tout est jouissance, et que les travaux de la culture doivent rester uniquement le partage des plus ignorants et des intelligences les plus bornées. Dès qu'on possède une demi instruction, il faut fuir ce travail soit disant aride, ne pouvant promettre, dit-on, à ceux qui s'y livrent, qu'une vie tout entière de fatigues et de privations. A la ville, on croit trouver un travail moins pénible et tout aussi assuré, plus d'aisance par suite avec moins de peine, et aussi plus d'amusements. Voilà ce que pensent aujourd'hui la grande majorité des jeunes gens de la campagne, et ce qui leur fait abandonner le travail des champs.

Nous ne disconvions pas que pour la dureté du travail, dans les circonstances parfois pénibles où il s'opère sur une ferme, quand il est fait sans calcul et par conséquent sans profit, on puisse avoir raison de se plaindre.

Mais nous ne comprenons pas que comme remède au tra-

vail si honorable de la culture des champs on choisisse une vie d'exil pour ambitionner dans un pays étranger un travail autrement pénible et si peu assuré, surtout dans un temps où les journaux canadiens-français qui se publient aux États-Unis ne cessent de nous mettre en garde contre cette émigration, et de conseiller aux jeunes gens de se livrer à la culture de la terre plutôt que d'aller chercher du travail chez nos voisins.

La véritable maladie qui sévit chez les jeunes gens, même chez les jeunes filles de nos campagnes, ce n'est pas la gêne ni la pauvreté qu'ils éprouvent, mais bien plutôt le mépris qu'ils ont pour tout ce qui se rattache à l'agriculture qui autrefois faisait l'orgueil de nos ancêtres, comme elle créait le véritable contentement dans les familles.

Si nous consultons les statistiques agricoles de notre pays, nous verrons que nous n'avons pas à nous alarmer sur les perspectives que nous offre l'agriculture, puisque nous pouvons avec avantage exploiter les richesses agricoles que renferme notre pays.

Le travail, le savoir et la persévérance : voilà ce qu'il nous faut pour tirer avantageusement parti de la culture du sol. Le travail ne nous coûte pas puisque nous consacrons à le dépenser pour faire la richesse des pays voisins en mettant nos bras au service des Yankees. Le travail, le savoir et la persévérance, c'est le seul et infaillible chemin qui conduise, sinon à la richesse, au moins à l'aisance, et toujours à la considération.

Ce qui manque aux jeunes gens de vos campagnes c'est le goût des choses agricoles, c'est une affection sans borne pour la vie des champs.

A ce sujet il y a une propagande à faire dans nos écoles pour amener nos populations agricoles à leur véritable mission : il faut prendre le mal à sa racine, c'est-à-dire donner à la jeunesse qui se destine à la vocation agricole, un enseignement essentiellement agricole.

L'éducation des enfants de la campagne doit avoir pour but de leur faire aimer la nature, en leur en révélant les merveilles et la fécondité immense. Il faut que de bonne heure ils sachent les miracles que peut produire une culture intelligente et discrète; il faut qu'ils sachent ce que c'est qu'un cultivateur vraiment digne de ce nom; il faut surtout que rien dans les villes ne leur paraisse au-dessus du grand art qu'ils seront appelés à exercer : c'est ce qui constituera le savoir qui nécessairement doit conduire à l'aisance.

Si malheureusement l'on ne réussit pas à faire entendre aux jeunes gens de la campagne qu'ils auront aux champs une vie préférable à la vie des villes, c'est assurément de la faute des parents qui ne savent n'avoir eux-mêmes que du mépris pour l'agriculture, par leurs plaintes constantes en présence même de leurs enfants, ou leur indifférence pour un art qui pourrait leur procurer l'aisance s'ils savaient judicieusement l'exploiter avec profit.

L'indifférence de la part des cultivateurs est une bien déplorable chose, et nous ne pouvons comprendre qu'ils soient indifférents à tout ce qui peut se rapporter à leur profession qui est la plus belle et la plus noble de toutes, puisqu'elle a pour but d'accroître chaque jour davantage le bien-être non seulement dans la famille, mais dans tout le pays.

Que l'on fasse de l'agriculture une carrière sérieuse et honorée, et elle ouvrira à notre jeunesse qui ne sait que s'exiler un nouveau débouché, en la moralisant par les nobles travaux qu'elle impose.

Amis cultivateurs, nous vous en supplions, retenez, par tous les moyens possibles, vos enfants à la charrue. Attachez-vous vous mêmes à vos sillons, qui vous promettent une moisson féconde, surtout si vous savez profiter des connaissances humaines pour cultiver mieux et augmenter par là vos produits. Mais il faut que vous y mettiez du courage et de la